

Le Passeur

De toutes les subreptices cargaisons ayant jamais alourdi les rondeurs de la chaloupe, celle-là était peut-être le meilleur coup de sa carrière.

N'empêche, c'était plutôt curieux. Au lieu des coffres verrouillés, des sacs anormalement lourds, ou des mystérieux tonneaux qui avaient pour habitude de se lover jusque dans les recoins de son pauvre rafiote, était perchée une silhouette sur un banc de rameur. Le passeur se gratta la barbe avec une légère grimace, tiraillé entre un sourire de loup et un moue dubitative. Du maigre fretin, mais qui payait bien. Comme quoi le poids de la bourse n'était pas toujours proportionnel au tour de ceinture, contrairement à ce qu'il avait pu souvent observer dans sa carrière de gentil filou. Il jeta un coup d'œil autour d'eux, par habitude. La timide brume habillant la rivière était en train de tourner à l'or et de s'étioler sans aucune gêne, dénudant le lisse des eaux sombres. On entendit la distante plainte d'un rossignol regrettant le départ de la nuit. D'un geste vif, il se claqua un moustique dans le cou.

« Bon, c'est pas tout ça, mais va falloir bouger, » marmonna-t-il en extrayant ses pieds de la vase avec un bruit de succion. La silhouette ne répondit rien, droite et digne dans son silence. Elle ne descendit pas non plus pour l'aider à arracher la chaloupe à la jalousie des berges. Il avait de l'eau jusqu'à la taille lorsque lestement il sauta à bord, prenant le contrôle de la barre et choquant les deux voiles pour qu'elles embrassent la brise humide.

« Sanarkajan, c'est ça ? » s'enquit-il avec désinvolture.

Un coup d'œil clair où suintait le dédain, l'air de dire « Où d'autre ? ». Il hochait la tête pour lui-même, regrettant déjà la passive camaraderie d'un chargement de rhum ou de bestioles empaillées. Puis il regarda à nouveau les ombres emmitouflant le visage inaccessible, qui donnait de la gîte sous un large et énigmatique capuchon. Le bandeau de soie était là, recouvrant la bouche et le menton, probablement noué sur la nuque. Le passeur retint un soupir, et annonça avec sobriété :

« Je comprends la Parole dansée. »

Il fut gratifié d'un discret mouvement des mains exprimant une reconnaissance quelque peu étonnée. Il ne put retenir un petit sourire gaillard, précisant :

« Je suis de Sanarkajan. Jamais dansé, mais fallait bien comprendre les clients. »

Un bref hochement de tête accueillit la biographie, et il ressentit un filet de ridicule se glisser sous son épiderme. Bien bavard, le mystérieux passeur de la rivière Serpentine. La passagère était plus rompue au romanesque que lui.

Les eaux sauvages étaient encore ensommeillées autour d'eux, baillant parfois quelque croassement ou plouf effarouché, et le passeur vérifia la présence d'un certain objet sous un vieux sac de grain, à portée de main. Ils se glissaient en territoire harpiste, et le contrebandier connaissait la fourberie de leurs illusions cristallines. Ça se mêlait au bruit des flots, magnifiait le réel, distillait le poison à votre insu, vous croyiez entendre l'appel des cieux, vous viriez de bord, pressé de mieux entendre le divin son de la harpe... Et puis vous vous endormiez, ou pire, et on vous délestait gentiment de vos caisses remplies de douceurs, ou de vos rarissimes partitions, ou même des instruments hybrides que les prêtres de Sanarkajan tentaient de rapatrier dans la ville-mère. Maudits pinceurs de corde, ivres d'invulnérabilité et du vin intercepté. Eh bien ! À la première note entendue, je leur ferai goûter de ma propre corde, pensa-t-il en caressant du regard la forme anguleuse de l'arbalète accroupie sous un sac.

Les musiciens se croyaient tout permis, avec leurs petits enchantements de pacotille : ils dédaignaient même les vraies armes, celles qui étaient forgées par le feu, baptisées par le sang. Ils pensaient annihiler la volonté de l'ennemi avec leurs mélodies insidieuses. Mais le batelier connaissait ce monde de ruffians, il avait entraîné son esprit à résister à l'appel de la musique : c'était comme lorsque l'on tentait de vous loger une dague entre les deux omoplates. Il suffisait de ne jamais tourner le dos aux sons environnants. Et puis, il était aussi possible d'apprendre à daguez quelqu'un *avant* de se faire daguez.

Discrètement, il tâta l'intérieur de sa chemise de toile, vérifiant la forme cylindrique logée contre son torse. S'ils avaient su, les autres roturiers de son genre l'auraient traité de traître et selon la tradition, les musiciens lui auraient tranché les deux pouces. Mais sa petite polyvalence l'avait aidé à conclure plus d'un marché, dans le métier risqué qui était le sien. Il secoua la tête et resserra son emprise sur la barre, l'œil aux aguets et l'oreille dressée.

Ils traversèrent la terre des harpistes sans entendre la moindre mélodie, et montèrent un camp discret en bordure de la forêt des luthistes.

« Peu de chance qu'on nous remarque ici, » précisa-t-il à l'adresse de la passagère.

Elle avait fixé l'eau toute la journée, plus raide que les planches de la chaloupe. Les nobles de Sanarkajan n'étaient pas de grands bavards, puisqu'ils refusaient d'émettre tout autre son que celui de la musique, portant des bandeaux sur leur bouche lorsqu'ils ne jouaient pas d'un instrument à vent. Mais ils pouvaient tout aussi bien communiquer que les autres, usant de leur corps pour danser leurs paroles. Guère pratique pour prévenir quelqu'un d'un danger imminent, pensait le passeur, mais les gens pouvaient bien faire ce qui leur chantait. Et pourtant il avait rarement vu un passager qui se complaisait autant à ne rien laisser transparaître. Or, contrairement à ce qu'on pourrait s'imaginer, le contrebandier était un jovial qui aimait faire retentir son rire de bon vivant au milieu même d'une forêt ennemie truffée d'espions et de musiciens. Après une éternité de silence passée à la regarder regarder les flammes, il décida de briser la glace d'une façon plus radicale qu'en attendant le dégel :

« Et alors, pourquoi rentrer à la capitale par la Serpentine ? » demanda-t-il avec un sourire trop large.

Elle releva la tête et posa ses yeux gris sur lui, neutres et inexpressifs. Il ne vit pas la lueur d'ironie qui s'alluma au fond de ces prunelles troubles, alors qu'elle annonça en des gestes courts et précis :

« Je rentre à Sanarkajan pour organiser ma mort. »

Il éclata de rire.

« Je peux vous mettre en contact avec des professionnels, si vous voulez, » proposa-t-il. « Surtout pour le maquillage. Trublotin fait ça très bien, on n'y voit que du feu... »

– Je souhaite mourir, répliqua-t-elle sans le lâcher du regard, ses bras décrivant de gracieuses courbes, avant de se replier brusquement sur le thorax.

– Hmm, c'est un autre affaire. Pour ça, il faudrait que je trouve la nouvelle planque de Zogo, sa ciguë est la plus prisée du faubourg... »

Il détailla la femme du regard, haussa un sourcil inquisiteur.

« Mais vous êtes fort jeune, dame. N'est-ce pas un peu tôt pour soulager les rhumatismes de façon expéditive ? »

Elle ne répondit rien pendant un temps indéfini. Quand elle reprit sa Parole dansée, ses mouvements étaient devenus hésitants, ce qui leur conférait une beauté inattendue :

« Je n'ai plus rien à attendre, et le monde n'attend plus rien de moi. Je suis déchuée. »

Et le contrebandier de pouffer de rire. Il se leva et rejoignit la chaloupe d'une démarche instable, fouillant pendant un moment dans des sacs à l'usage indéfinissable, avant de revenir en brandissant une bouteille d'hydromel.

« La v'là, la lumière de votre vie. Du miel chaleureux comme... comme le soleil sur les os d'hiver, tiens. Ma foi, je devrais me faire poète. »

La passagère sembla comme statufiée dans la lumière ambrée, puis secoua la tête avec dédain.

« Et vous, vous vivez pour votre bouteille ? demanda-t-elle en quelques sèches arabesques.

– Hmm... Faut avouer que ça agrmente le quotidien... »

Voyant qu'elle n'était pas convaincue, il fit sauter le bouchon d'un coup de dent et engouffra une gorgée généreuse. Il lui tendit la bouteille : on se représente aisément son succès.

« En fait, il faudrait tomber amoureuse, » affirma-t-il en sortant une pipe, qu'il entreprit de remplir et de tasser avec des herbes acquises dans des conditions douteuses. Il se passa alors quelque chose d'étrange :

la poitrine de la passagère se contracta et un souffle brusque s'échappa de son nez. C'était un ricanement comprimé.

« Et j'imagine qu'il s'agirait de tomber amoureuse de vous ? s'enquit-elle, moqueuse. L'amusement assouplissait ses épaules.

– C'est une possibilité. Même si je recommande pas. J'ai brisé plus d'un cœur...

– C'est le propre des hommes, commenta-t-elle.

– C'est le propre des gens... »

Il souffla une volute de fumée, secoua la tête, se gratta la barbe, et tâcha de se concentrer.

« Non, l'amour n'est pas fiable. Pas d'enfant ? D'ambition ? »

Elle baissa la tête, dissimulant à nouveau son visage dans une grotte d'ombre. Puis elle prit une inspiration et répondit :

« J'ai dansé dans le Grand Temple de Sanarkajan pendant deux décennies. Mon corps a vieilli : le Temple m'a congédiée ; mon mari, répudiée. »

Elle reporta son regard sur les braises noyées dans la cendre.

« J'ai donné mon corps à la musique, j'en ai tiré le bonheur et l'extase. En échange, elle m'a pris mon désir de vivre. »

Le contrebandier émit un borborygme indiquant sa sympathie, bien qu'il n'ait pas très bien suivi les circonvolutions poético-philosophiques de ces bras fins et nerveux, de ces articulations ployant comme les rameaux des arbres au-dessus d'eux. Il avait envie de saisir ses délicates épaules et de la secouer pour la dépouiller de ces pensées sombres, comme pour débarrasser un jeune bouleau de ses feuilles mortes. Le batelier était rempli d'un féroce amour de la vie, il en abondait tant qu'il ressentait parfois le besoin d'en remplir la coupe des autres. Bien souvent, la coupe des gens était trouée au fond. Il soupira. Le vent murmura quelque chose dans la voûte des chênes, et il ferma les yeux, empli d'une tristesse indicible. Les courses automnales de son enfance se déroulèrent devant lui, mosaïques de soleil et de mousse verdoyante, et au loin la mélodie que sa mère jouait parfois...

Le craquement des feuilles lui fit rouvrir les yeux, et il se demanda s'il était mort. La passagère dansait sur la mélodie, son corps roide semblait avoir fondu pour embrasser la douceur des notes qui se suivaient timidement : lentement, elle se répandait en volutes de fumée, les yeux fermés, comme suspendue entre deux horizons. Il sourit, remerciant silencieusement le rêve. Des doigts s'agitaient dans la nuit, le souffle frais de la flûte se transforma en pics chauds et agressifs. Drôle de flûte, songea-t-il vaguement.

Il rouvrit les yeux. À l'orée de la lumière, accroupis dans l'humus, les deux luthistes fronçaient des sourcils concentrés, le fixant avec hargne. La mélancolie de sa mère développa trois têtes monstrueuses et des rangées de pattes en vaguelettes, vulgaire chimère qui tentait de se faufiler dans ses oreilles. Il poussa un rugissement qui recouvrit partiellement la musique des deux magiciens, s'empara du couteau qu'il gardait toujours sous le coude, et la lame tournoya dans un éclat orangé.

Il avait raté son coup, mais les ensorceleurs déguerpirent sans demander leur reste. La passagère retomba au sol comme une étoffe abandonnée. Elle regarda autour d'elle d'un air angoissé, sans doute choquée par la fin brutale de sa transe. D'horribles larmes se perdirent sous le bandeau qui lui recouvrait la bouche. Il la regarda un instant, les bras ballants, avant de lâcher :

« Bon. Décampons. »

« Maudits sorciers, avec leurs mélodies qui se glissent dans le crâne comme des tiques bien grasses, des sangsues anthropophages, des rats concupiscent ! »

Il assorti le commentaire de quelques autres jurons bien salés, manœuvrant la chaloupe entre des souches immergées dans les eaux noires. Le jour s'était levé, et le passeur fulminait toujours de s'être fait

avoir. Poussée aux limites de sa patience, la danseuse releva la tête et exécuta quelques mouvements tranchants :

« Pourquoi garder une flûte contre votre cœur, si vous détestez tant les musiciens ? »

Il en perdit son aplomb, sa prochaine bordée d'injures retenue au bord des lèvres.

« Un peu de bois, c'est toujours utile. Qui sait quand on peut avoir besoin de faire un feu ? marmonna-t-il, soudain très attentif à ses manœuvres sur la rivière.

– Vos trajets sur la rivière Serpentine sont extrêmement dangereux. Je ne confierais jamais une cargaison précieuse à votre vieille chaloupe, d'autant que vous n'êtes pas d'un naturel prudent. Comment trouvez-vous vos clients ? »

Il se rembrunit et gronda :

« Sauf votre respect, dame, quand on passe sa vie enfermée dans un temple, on se garde d'apprendre leur métier aux autres. »

Elle se leva alors, gardant un équilibre magnifique sur les planches, et annonça avec tout son corps :
« Vous êtes un musicien proscrit. Vous avez adopté les armes des roturiers, mais vous gardez toujours votre flûte sur vous. Je pensais qu'on détruisait les instruments des proscrits. »

Le silence qui s'ensuivit ne fut rompu que par la rumeur du courant contre la coque du bateau.

« J'ai réussi à la sauver, murmura-t-il finalement, caressant l'instrument à travers sa chemise de rude toile.

– Pourquoi vous a-t-on puni ?

– Parce que j'ai découvert un air trop puissant. »

Il eut un sourire de poète, regardant quelque souvenir lointain.

« Je pouvais inspirer de l'espoir à ceux qui m'écoutaient. Cela ne semble pas bien impressionnant, mais c'était la seule mélodie capable de contrer le sortilège de mort que l'on force les condamnés à écouter, cet air infernal qui rend le suicide irrésistible. »

Le vent agita le foc de l'embarcation, un héron s'envola précipitamment.

« Il est vrai que j'utilise parfois ma mélodie pour encourager les clients à me confier leur marchandise. Moi qui pensais sauver les victimes de la justice sanarkajaine ! »

Il se gratta la tête, se demandant ce qu'il allait faire d'elle, maintenant qu'elle avait percé à jour le contenu de sa poche intérieure. Elle s'assit avec grâce, releva la tête :

« Vous pouvez toujours essayer avec moi. Et avec d'autres. Au lieu de passer des tonneaux d'hydromel, vous pourriez colporter un peu d'espoir çà et là. »

Pensif, il sortit la longue flûte et l'observa à la lumière du jour, caressant d'un doigt le bois de poirier. Pourquoi l'avoir gardée tout ce temps ? Une lente contorsion envahit son visage barbu, et il croisa le regard de la passagère.

Souriant jusqu'aux oreilles, il lui fit un clin d'œil.